

Serge DERUETTE

Université de Mons

JEAN MESLIER,
UN MONSTRE, CE CURÉ ATHÉE ?

Tant pour le grand public que dans le monde érudit, on découvre toujours plus ce penseur étonnant qu'est Jean Meslier, curé de campagne qui laissait à sa mort, en 1729, un volumineux *Mémoire* manuscrit à la destinée des circuits de la littérature clandestine de l'Ancien Régime. Enfoui dans l'ombre depuis près de trois siècles, il en sort aujourd'hui.

Rien ne prédisposait ce simple curé de village à s'inscrire dans le cercle des penseurs et des philosophes. Pourtant, des profondeurs des Ardennes françaises, du fond de sa cure du petit village d'Étrépinny, il a rédigé une œuvre qui, en regard des idées de son temps, en regard de celles qui émergeront ensuite dans ce siècle des Lumières, apparaît colossale et est, à tant d'égards, à la fois profonde et novatrice.

Que l'on me laisse une fois encore résumer ici sa pensée¹ : on y retrouve, outre une critique exhaustive de tous les errements et contradictions des textes fondateurs du christianisme, de sa morale et de sa doctrine, les fondements de la première conception générale de l'athéisme et la première théorie systématique du matérialisme philosophique, ainsi qu'une pensée politique à la fois communiste et révolutionnaire.

Curé séditieux, cela peut se comprendre. Meslier n'est pas le seul prêtre dans l'histoire jusqu'à nos jours, de Thomas Münzer et de tant d'autres avant lui, à Ernesto Cardenal et à tant d'autres après lui, en passant par les « curés rouges » et les enragés de Quatre-vingt-treize, à embrasser la cause populaire et à se prononcer pour la transformation révolutionnaire de

¹ Je me permets de renvoyer le lecteur intéressé à la présentation que j'en fais dans *Lire Jean Meslier, curé et athée révolutionnaire. Introduction au mesliérisme et extraits de son œuvre*. Bruxelles, Aden, 2008, 414 p. Pour le texte lui-même du *Mémoire*, voir les *Œuvres complètes de Jean Meslier*. Paris, Anthropos, 1970-1972, 3 t., publiées par Roland Desné en collaboration avec Jean Deprun et Albert Soboul (ci-après citées *EJM*).

la société. Mais curé antichrétien, matérialiste et athée... voilà qui peut intriguer. Il y a là comme une aporie, une antinomie et, pour le moins, parler d'un prêtre athée relève de l'oxymore¹.

Ce l'est d'autant plus que, curé de village, Meslier l'a été quarante ans durant. Sans jamais, il le dit lui-même dans un des rares passages de son *Mémoire* où il parle de lui, laisser entrevoir quoique ce soit à ses paroissiens². Sans jamais non plus, je tenterai de l'expliquer, penser aucunement à se défroquer, il est resté curé jusqu'à l'article de sa mort. Le peu que l'on sait de vie est qu'il décède quelques jours, ou – je le pense – quelques heures après avoir posé un dernier acte paroissial.

Profession : curé ; confession : athée³... un curé masquant un athée, un athée déguisé en curé, voilà qui ne manque pas d'amuser. Mais aussi surprendre, voire déconcerter ou – de nos jours encore – choquer. Car il y a là comme un « arrangement » avec la morale dont se réjouit le « mécréant », mais qui heurte l'« honnête homme », comme quelque chose d'inconvenant, d'incongru au regard de l'éthique sociale, à contre-pied de la « bienpensance » et, pour les plus zélés, quelque chose de monstrueux.

Meslier, le curé Meslier, est-il pour autant un monstre ? De fait, il n'est pas une seule des nombreuses conférences que je donne à son sujet qui ne fasse l'objet, dans le débat qui s'ensuit, d'une question insistante, lancinante, celle de l'*hypocrisie* de ce curé resté prêtre alors qu'il ne croyait pas, continuant sa vie durant à faire la messe, à consacrer et à bénir, sans penser un moindre mot de ce qu'il racontait. Certains, férus de psychanalyse peut-être, avancent l'idée d'un dédoublement de la personnalité ; d'autres, amateurs de cinéma sans doute, évoquent à son propos « Dr Jekyll et Mr Hyde ».

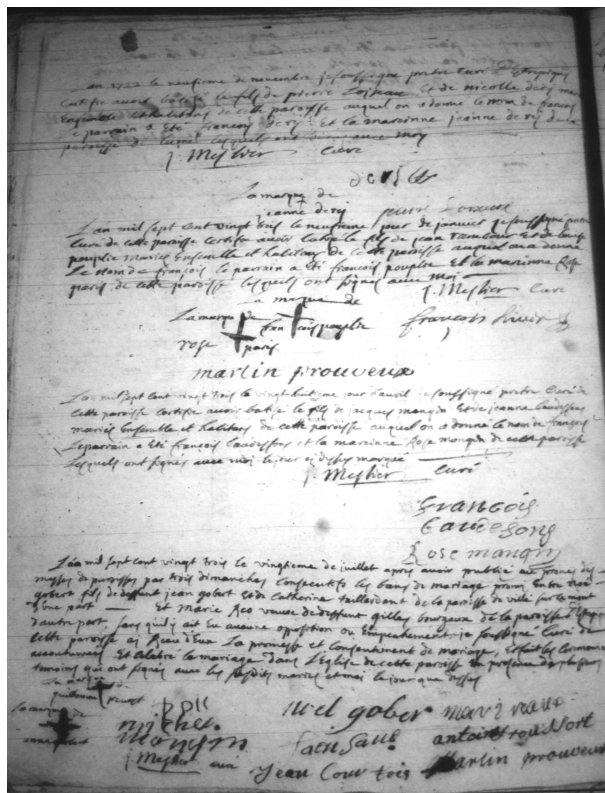
¹ Aussi étonnant que cela puisse paraître, on trouve dans l'Église réformée hollandaise d'aujourd'hui, un pasteur qui revendique ouvertement son athéisme : Klaas Hendrikse. Il a publié un ouvrage dans lequel il expose ses convictions, vendu à plus de 40.000 exemplaires aux Pays-Bas (*Croire en un Dieu qui n'existe pas. Manifeste d'un pasteur athée*. Genève, Labor et Fides, 2011, 232 p., 1^{re} édition originale néerlandaise en 2007). Hendrikse me semble concevoir une vision utilitariste de Dieu comme recherche d'un sens à la vie. Pour lui, les hommes le trouvent dans ce qu'ils appellent Dieu, chacun en y glissant ce qu'il veut ou peut, sans qu'il soit pour autant nécessaire qu'il existe, mais seulement parce qu'il est nécessaire de le postuler si l'on veut trouver ce sens. En quelque sorte, il en va un peu comme de la recherche du Graal : le but de cette quête n'est rien, mais la démarche qui consiste à chercher, elle, est tout. Ou encore, si l'on préfère cette analogie, le Dieu de Hendrikse est une auberge espagnole : on n'y trouve rien à manger, mais elle est permet de s'attabler pour assouvir sa faim avec la propre pitance qu'on y apporte.

² *Mémoire*, chap. 2 ; *ÆJM*, t. 1, pp. 26 et 32-33.

³ La première pièce de théâtre qui lui a été consacrée en français, celle de Gilles Rosières et Bernard FROUTIN, porte fort judicieusement le titre *Jean Meslier, athée. Profession : curé*. (Saint-Georges-d'Oléron, Éditions Libertaires, 2010, 78 p.).

L'idée du monstre, du « monstre psychologique », n'est pas loin. On l'a dit déjà, on l'a écrit aussi¹.

Si l'on définit le monstre dans son acception la plus positive, celle d'un individu hors-norme, sortant du lot, Meslier l'est très certainement – mais il l'est comme penseur, comme précurseur, comme génial anticipateur, pour l'avance qu'il avait sur son temps, non en tant que curé athée. Si, par contre, on prend le terme de « monstre » dans son acception la plus habituelle, celle d'une erreur de la nature (ou plutôt ici de l'histoire), d'une aberration de la vie, de la façon de vivre (du moins, de celle que l'on conçoit acceptable), il ne l'est pas le moins du monde. C'est ce que je tenterai de montrer ici.



Page du registre paroissial d'Étrépiigny tenu par Meslier – novembre 1722 à juillet 1723 (photo Yvon Ancelin).

¹ René Johannet, « Une monstruosité psychologique : le curé Meslier », dans *La Revue des deux mondes*, juillet-août 1965, pp. 442-447.

LE POINT DE VUE SOCIAL ET HISTORIQUE

On l’oublie parfois, et chez ceux qui aiment à penser que les idées ont une vie autonome, indépendante des conditions historiques et sociales dans lesquelles elles apparaissent, on l’oublie souvent : les idées que développe Meslier sont celles d’un homme du début du XVIII^e siècle, celle d’un auteur de l’Ancien Régime français. Il les élabore dans ce cadre, au début du règne de Louis XV, après avoir vécu sous « ce dernier roi-ci défunt Louis XIV » qui, écrit Meslier lui-même, bien au fait de la question, était

surnommé « le Grand », non véritablement pour les grandes et louables actions qu’il ait faites, puisqu’il n’en a point faites qui soient véritablement dignes de ce nom, mais bien véritablement pour les grandes injustices, pour les grandes voleries, pour les grandes usurpations, pour les grandes désolations, pour les grands ravages et pour les grands carnages d’hommes qu’il a fait faire de tous côtés, tant sur mer que sur terre¹.

De façon générale, inconsciemment ou consciemment, on oublie ou l’on occulte aujourd’hui cette réalité que rappelle ici Meslier, celle de la société dans laquelle il a vécu et qui sera celle encore de tout le XVIII^e siècle, et les différences qu’elle présente avec la nôtre, séparée par la Révolution, la laïcisation de l’État, l’émergence du parlementarisme, la révolution industrielle, la disparition de la féodalité, le triomphe du capital, la formation du mouvement ouvrier, la conquête de haute lutte du suffrage universel, la reconnaissance des droits individuels et celle des droits sociaux et des droits des peuples, chèrement et plus tardivement encore acquis.

Le biais « actualocentriste », qu’on le veuille ou non toujours quelque part présent dans les questions d’histoire des idées comme d’histoire tout court, peut empêcher d’entendre bien des choses. Trop fréquemment, on regarde le passé et les idées du passé au travers du rétroviseur déformant du présent.

De nos jours, un prêtre qui ne croit plus peut sans trop de problèmes se défroquer, il en a la latitude du moins. Ce n’était pas le cas, loin de là, sous l’Ancien Régime. On ne se défroquait pas alors. Les conséquences, outre la diffamation sociale que cela comportait, en étaient bien trop lourdes, graves et périlleuses. J.M. Thompson remarquait que, au temps de Meslier, « “devenir prêtre” signifie “rester prêtre” » et qu’il « fit ce que la plupart aurait fait à sa place : continuer un boulot en lequel il avait totalement cessé de croire »².

¹ *Mémoire*, chap. 54 ; *ÆJM*, t. 2, p. 104.

² J.M. Thompson, « An Atheist *Curé* of the Eighteenth Century », dans *The Hibbert Journal*, vol. 26, n° 2, janvier 1928, p. 290 (ma traduction).

De fait, aurait-il révélé au grand jour, de son vivant, son *Mémoire*, ç'aurait été au mieux les routes de l'exil et le vagabondage qui l'auraient attendu, sinon le bûcher précédé des supplices féodaux que l'on infligeait alors, avec la délicatesse que l'on sait. Du vivant de Meslier, vers 1700, un athée est brûlé à Reims¹. Rappelons aussi que, près de quarante ans encore après que Meslier s'en soit allé, en 1766, le chevalier de La Barre a été supplicié et brûlé pour bien moins que cela.

Meslier est évidemment très conscient de cela. Dans la toute première phrase de son *Mémoire*, il justifie ainsi sa démarche auprès de ses paroissiens :

Mes chers amis, puisqu'il ne m'aurait pas été permis, et qu'il aurait même été d'une trop dangereuse et trop fâcheuse conséquence pour moi, de vous dire ouvertement pendant ma vie ce que je pensais de la conduite et du gouvernement des hommes, de leurs religions et de leurs mœurs, j'ai résolu de vous le dire au moins après ma mort².

Il y affirme « le déplaisir » dans lequel il se trouvait – et, au moment où il écrit, se trouve encore – de se soumettre à son devoir curial :

Je dis le déplaisir parce que c'était véritablement un déplaisir pour moi de me voir dans cette obligation-là. Ce pourquoi aussi je ne m'en suis jamais acquitté qu'avec beaucoup de répugnance et avec assez de négligence, comme vous avez pu le remarquer³.

Plus avant dans ce même « Avant-propos », il reviendra sur l'état d'esprit et le déchirement dans lesquels il était avant d'écrire :

j'ai été cent et cent fois sur le point de faire indiscrètement éclater mon indignation, ne pouvant presque plus dans ces occasions-là cacher mon ressentiment, ni retenir dans moi-même l'indignation que j'en avais. J'ai cependant fait en sorte de la retenir, et je tâcherai de la retenir jusqu'à la fin de mes jours, ne voulant pas m'exposer durant ma vie à l'indignation des prêtres, ni à la cruauté des tyrans qui ne trouveraient point, ce leur semblerait-il, de tourments assez rigoureux, pour punir une telle prétendue témérité⁴.

Quant à considérer que Meslier aurait été lâche, il serait bien léger de le prétendre. On peut au contraire, avec Roland Desné, penser le contraire :

Par la détermination dont il a fait preuve en rédigeant son *Mémoire*, l'audace qu'il apportait à s'affirmer lui-même, et par l'exemple qu'il donnait ainsi à ses contempo-

¹ Roland Desné le mentionne dans sa préface « L'homme, l'œuvre et la renommée » des *ÆJM*, t. 1, p. XXXIX, à partir de la brochure de Paul Laurent, « *L'Histoire des Ardennes* » de l'abbé Bouillot. Paris, Picard, 1891, p. 13.

² *Mémoire*, chap. 1^{er} ; *ÆJM*, t. 1, p. 5.

³ *Idem*, pp. 5-6.

⁴ Chap. 2 ; *ÆJM*, t. I, p. 33.

rains, Meslier se distinguait effectivement, et avec éclat, de la race des lâches et des timides¹.

Et puis, Meslier ne devait pas, loin de là, être le seul prêtre qui ne croyait pas ! À son époque, dans sa région, le clergé ne présente certainement pas l'image d'un corps tout entier dévoué à la tâche pastorale. Les procès-verbaux des visites des archevêques eux-mêmes en témoignent². À moins d'une lieue de sa cure, par exemple, à Nouvion-sur-Meuse, le curé Jardin est tout sauf un curé modèle, tancé par l'évêque pour délaissier sa paroisse et filer régulièrement en Hollande, couvert par les curés de son voisinage qui, en son absence, binent pour lui la messe³.

Ainsi, lorsque l'on veut bien replacer dans le cadre historique de son temps sa démarche de livrer son ouvrage à titre posthume, Meslier n'apparaît pas comme un « monstre » d'hypocrisie ou de lâcheté, mais plutôt comme un de ces nombreux curés de l'Ancien Régime qui ne croyaient pas, ne croyaient plus ou, pour une bonne partie certainement encore, croyaient peu.

Avait-il eu la foi quand il est devenu prêtre ? On ne le sait mais on peut pourtant raisonnablement penser que non. En tout cas, lorsqu'il invoque n'avoir jamais été « guère enclin à la bigoterie ni à la superstition », il ajoute que ce le fut

quoique je me sois laissé facilement conduire dans ma jeunesse à l'état ecclésiastique pour complaire à mes parents qui étaient bien aise de m'y voir comme étant un état de vie plus doux, plus paisible et plus honorable dans le monde que celui du commun des hommes⁴.

Son cas était courant alors : la carrière ecclésiastique y était le moyen par excellence d'élévation sociale dans le monde paysan. Les enfants qui devenaient curés pouvaient s'extraire du dur sort de la vie agraire dans laquelle on ployait sous les injustices et les difficultés. Accédant à la prêtrise, certains devaient se distinguer fièrement de leurs origines sociales pauvres, comme il arrive si souvent aux « parvenus ». D'autres au contraire devaient en garder de fortes attaches. Meslier y restera fidèle, profondément.

¹ *ÆJM*, t. 3, p. 171, n. 1.

² Dominique Julia et Denis Mckee, « Les Confrères de Jean Meslier. Culture et spiritualité du clergé champenois au XVII^e siècle », dans *Revue d'histoire de l'Église de France*, 1983, t. 69, n° 182, pp. 61-86.

³ *Idem*, p. 77.

⁴ Chap. 2 ; *ÆJM*, t. 1, pp. 26-27.

156

La Religion Chrétienne, souffre, approuve, et autorise plusieurs abus qui sont contraires à la Justice à la droite-raison, et au bon gouvernement des hommes - Et qui plus est, elle souffre et autorise plusieurs violations injustes, et même la tyrannie des Rois, et des grands de la terre, au grand scandale, et au grand préjudice des peuples qui souffrent, et qui sont malheureux et misérables sous le joug de leur dure, et tyrannique domination - C'est ce qui est facile de faire assez clairement voir - Je commencerai par les abus, et je la remarque particulièrement cinq choses -

Le premier, est cette Enorme disproportion que l'on voit partout dans les différents Etats et Conditions des hommes - dont les uns semblent n'être nait que pour dominer tyranniquement sur les autres, et pour avoir toujours leurs plaisirs, et leur contentement dans la vie, et les autres au contraire, semblent n'être nait, que pour être des vils, des misérables, et malheureux esclaves, et pour passer toute leur vie dans la peine et dans la misère - Laquelle disproportion est toute à fait injuste et odieuse; injuste, parce qu'elle n'est nullement fondée sur le mérite des uns, ni sur le demerite des autres, et elle est odieuse, parce qu'elle ne sert d'un côté qu'à insulser, et à entretenir l'orgueil, la superbe, l'ambition, la vanité, l'arrogance, et la fierté dans les uns - Et d'un autre côté, ne fait qu'engendrer, des haines, des envies, des colères, des desirs de vengeance, des plaintes et des murmures, toutes lesquelles passions sont ensuite la source et la cause d'une infinité de mauvaises chances, qui se font tous les jours dans le monde; lesquelles mauvaises chances, ne seroient certainement point, si les hommes étoient établis entre eux, une juste proportion d'Etat, et de Conditions - et si elle qui seroit seulement nécessaire pour établir et garder entre eux, une juste subordination, et non pas pour dominer tyranniquement les uns sur les autres -

Tous les hommes sont égaux par la nature, ils ont tous également droit de vivre, et de marcher sur la terre, également droit de jouir de leur liberté naturelle, et d'avoir part aux biens de la terre, en travaillant utilement les uns et les autres pour avoir les choses nécessaires ou utiles à la vie; mais comme il y a une société, et qu'une société ou communauté d'hommes ne peut être bien réglée, ni se maintenir en bon ordre, sans qu'il y ait quelque dépendance - et quelque subordination entre eux, il est absolument nécessaire pour le bien de la société humaine - qu'il y ait entre les hommes une dépendance, et une subordination de uns aux autres - mais il faut aussi que cette dépendance, et que cette subordination

Feuillet 156 recto du manuscrit autographe du *Mémoire* de Jean Meslier (Paris, BnF, Mss, franç. 19460).

LE POINT DE VUE INDIVIDUEL ET MORAL

Mais ne peut-on encore penser que, du point de vue cette fois, non du contexte social qui était le sien, mais de sa démarche individuelle, propre à

lui-même, en trompant comme il l'a fait l'Église dont il est un de ses ministres, il ait été un « monstre de trahison » ?

À considérer la chose sous l'angle religieux, cela ne fait aucun doute. Mort en état d'apostasie et sans l'avoir avoué de son vivant, il était nécessairement pour l'Église un impie et un fourbe. Celle-ci ne s'y est d'ailleurs pas trompée lorsque, en même temps que son décès, elle découvrait un exemplaire de son *Mémoire* (sinon trois de ceux qu'il avait copiés et recopiés, ceux que l'on trouve aujourd'hui au Fonds français de la BnF¹) : Meslier n'a pas eu droit à une inhumation en « terre consacrée » et aucun registre paroissial ne mentionne son décès. Vraisemblablement a-t-il été enterré dans le jardin de sa cure² après que, comme cela s'est dit dans le XVIII^e siècle au travers des récits qui circulaient à son propos (non dénués d'imprécisions et même de contre-vérités mais qui ici semblent plausibles), un simulacre de funérailles ait été organisé dans l'église à l'intention de ses paroissiens qu'il s'agissait de tenir à l'écart de ce genre de révélations athées et séditeuses. Meslier était bel et bien un traître ! Il s'agissait de le tenir pour tel et de traiter en conséquence sa dépouille. Mais c'est là le point de vue de l'Église. On s'y accordera si l'on juge à partir de celui-ci.

En revanche, si l'on juge du point de vue inverse, non celui de la foi et des préceptes du catholicisme, mais à partir de l'esprit qui animait Meslier lui-même, il n'y avait dans son attitude aucune tromperie ni aucun sentiment de trahir quoique ce soit.

À ce qu'il en dit lui-même, on a vu, seules ses obligations ecclésiastiques lui pesaient. Mais il n'y a chez lui aucune « mauvaise conscience »³ à les accomplir sans avoir la foi. Lorsque, s'adressant à nouveau à ses paroiss-

¹ Sur le parcours » de ses manuscrits autographes, on se reportera à l'étude fouillée qu'en fait Miguel Benítez dans son ouvrage *Les Yeux de la raison. Le matérialisme athée de Jean Meslier*. Paris, Champion, « Libre pensée et littérature clandestine », n° 52, 2012, pp. 11-33 et 687-695.

² Maurice Dommanget, *Le Curé Meslier, athée, communiste et révolutionnaire sous Louis XIV*. Paris, Julliard, 1965, p. 91.

³ Certains en ont avancé l'idée. Ainsi, Michel Onfray par exemple, sous la plume de qui l'on trouve, entre autres erreurs, un diagnostic psychologique rétrospectif plutôt inventif, parle d'« un désir de dépasser des contradictions psychiques personnelles » ou d'« insoutenables problèmes de conscience » et autres « souffrances mentales » que Meslier aurait tenté, par l'écriture, d'« atténuer » (*Les Ultras des Lumières. Contre-histoire de la philosophie*. T. 4. Paris, Grasset, 2007, pp. 52 et 51). Plus sérieusement, Miguel Benítez l'évoque également en ce qui concerne la façon dont Meslier traite la question des prêtres (« Jean Meslier, Hercule justicier, ou les contradictions d'un curé anticlérical », dans Jean Mondot édité., *Les Lumières et leur combat. La critique de la religion et des Églises à l'époque des Lumières – Der Kampf der Aufklärung : Kirchenkritik und Religionskritik Zur Aufklärungszeit*. Berlin, Berliner Wissenschafts Verlag, 2004, p. 120).

siens, il revient sur la question, c'est pour noter que ses devoirs religieux le contrarient, non par un quelconque sentiment de tromper l'Église, mais à l'inverse, par celui, de tromper ses ouailles en accomplissant ceux-ci :

j'avais le déplaisir de me voir dans cette fâcheuse nécessité d'agir et de parler entièrement contre mes propres sentiments, j'avais le déplaisir de vous entretenir moi-même dans de sottes erreurs et de vaines superstitions et des idolâtries que je haïssais, que je condamnais et que je détestais dans le cœur ; mais je vous proteste que ce n'était jamais qu'avec peine, et avec une extrême répugnance que je le faisais¹.

Comme l'expose très justement Noël Rixhon qui, ancien prêtre défroqué, sait ce qu'il en est de continuer un temps à être prêtre sans plus avoir la foi, lui qui – à quelque trois siècles d'intervalle – a vécu la même situation individuelle :

Mettons-nous bien dans la logique implacable qui était celle de J. Meslier : « la raison naturelle est le seul chemin que je me suis toujours proposé de suivre dans mes pensées », écrit-il. L'Église – comme son Dieu « qui n'est pas » ainsi que tout ce qu'elle a institué et enseigné – n'est rien d'autre qu'invention et construction humaine ; elle n'a ni la valeur sacrée ni la consistance divine qu'elle s'octroie. [...] Par conséquent, par rapport à l'Église telle qu'elle *se croit et prétend être*, il y a certes contradiction ; mais par rapport à ce qu'elle est *en réalité*, telle qu'il la voyait et la vivait pratiquement, lui, Jean Meslier dans sa conscience d'homme, on peut raisonnablement penser qu'il n'y avait pas contradiction ; il ne se sentait probablement pas en porte-à-faux ; on peut supposer qu'il se sentait au contraire droit dans ses bottes, cohérent et conséquent avec lui-même².

Et Rixhon ajoute, afin que l'on puisse se convaincre de ce dont lui-même – et même Meslier donc – est convaincu :

Car quelle valeur religieuse, moralement contraignante, accorder à un engagement dont on découvre qu'il n'a en rien la raison d'être essentielle, soi-disant surnaturelle, qui lui est illusoirement et faussement attribuée ?³

Comment en effet peut-on être traître à quelque chose qui n'existe pas – ou que, à tout le moins, on considère, ne pas exister ? Les chrétiens croient bien en leur Dieu sans penser jamais qu'ils puissent trahir celui, dont ils n'ont que faire, des musulmans par exemple, et inversement les musulmans. Pourquoi Meslier, athée en son for intérieur avant d'être curé dans sa fonction extérieure, aurait-il dû ressentir le moindre sentiment de trahir un Dieu qu'il savait ne pas exister ? Comment aurait-il pu être, et se sentir lui-même être, traître à une chose qui pour lui n'est pas ? C'est là mystère qu'il n'a

¹ *Mémoire*, chap. 2 ; *CEJM*, t. 1, p. 32.

² Noël Rixhon, *Le curé Jean Meslier : « Dieu n'est pas »*. Bruxelles-Fernelmont, EME, 2011, pp. 26-27. On retrouve la citation de Meslier sur la « raison naturelle » comme « seul chemin » qu'il veuille suivre au chapitre 28 de son *Mémoire* (*CEJM*, t. 1, p. 372).

³ *Idem*, p. 27.

jamais même dû concevoir. Pour peu que l'on veuille bien se placer du point de vue de l'athéisme qui était le sien, cela ne lui importait nullement.



La façade toujours debout de l'église d'Étrépiigny où Meslier officia de 1689 à 1729 (photo de l'auteur).

LE POINT DE VUE POLITIQUE ET STRATÉGIQUE

Mais il y a plus que la justification sociale et historique et l'explication individuelle et morale que je viens d'évoquer dans le fait que l'athée Meslier soit resté curé. Il y a aussi chez Meslier, je vais tenter de le montrer, la volonté consciente de rester prêtre pour défendre ses idées. Cette volonté,

cette nécessité même, Roland Desné les a avant moi évoquées, dès 1970, dans sa préface aux *Œuvres de Jean Meslier* dont il a assuré la publication. Il y avance que « la crainte de la répression » ne constitue pas en tant que telle une explication suffisante de l'attitude du curé :

On observe en effet que s'il estime blâmable d'avoir dissimulé ses vrais sentiments, il ne se reproche jamais de n'avoir pas abandonné ses fonctions. Il pouvait penser qu'à la place qu'il occupait, il serait mieux qu'ailleurs utile à ses semblables. Osons le dire : Meslier n'est pas demeuré prêtre *malgré* ses idées, mais *à cause* d'elles¹.

Ce que Desné résume dans cette formule aux allures de paradoxe trouve pleinement sens dans la démarche de Meslier. Le *Mémoire* qu'il rédige, et qu'il va recopier encore au moins trois fois², constitue le sens même des dernières années de sa vie. Il les y consacre entièrement. Comment aurait-il pu s'en acquitter sans pouvoir jouir du confort et de la sécurité que lui offrait sa cure ? Conserver ses conditions de vie était indispensable pour qu'il puisse mener à bien cette longue et périlleuse entreprise. Sans elles, pas de *Mémoire* !

Du point de vue de cette œuvre philosophique et politique, de ce qu'elle représente comme idées novatrices et hardies, de la rupture qu'elle consacre tant d'avec les idées de la scolastique que d'avec celles du cartésianisme qu'il utilise à la fois comme « tremplin et repoussoir »³, le combat que Meslier aurait mené à découvert ou avec le risque d'être découvert de son vivant, paraît illusoire sinon mesquin. En sacrifiant sa paisible existence de curé de campagne, sa vie aurait peut-être gagné en cohérence, mais au regard de l'œuvre qu'il a pu léguer en ne faisant rien de cela, quel intérêt cela aurait-il pu avoir ?

De cette œuvre, on retient surtout l'athéisme qu'il y défend, expose et justifie. Incontestablement, Meslier apparaît bien comme le premier théoricien de l'athéisme, et l'est réellement. Mais était-ce son objectif que d'être un théoricien athée ? Lui-même n'a pas cette prétention. Ce qu'il fait, c'est exposer ses « pensées et sentiments »⁴ sans aucunement imaginer faire œu-

¹ *ŒJM*, t. 1, p. XL (souligné par l'auteur).

² Miguel Benítez a montré de façon très convaincante que Meslier avait écrit et copié lui-même au moins quatre exemplaires de son *Mémoire* (*Les Yeux de la raison. Op. cit.*, pp. 16 et 694 et suiv.).

³ Je l'expose par exemple dans « Jean Meslier, un penseur athée et révolutionnaire méconnu du siècle des Lumières », dans *Contemporary Sociological Global Review*, 2012, vol. 2, n° 2, pp. 43 (<http://www.csgr.syllabapress.com>).

⁴ Il l'indique expressément dans le titre qu'il a choisi pour son *Mémoire*, rédigé comme suit : « *Mémoire des pensées et sentiments de J... M....., prê... , cu.. d'Étrép.... et de Bal....* [prêtre, curé d'Étrépy et de Balaive(s)], *sur une partie des erreurs et des abus de la conduite et du gouvernement des hommes, où l'on voit des démonstrations claires et évidentes de la vanité et*

vre d'envergure, trop conscient de ses limites intellectuelles, « tout faible et tout petit génie »¹, dit-il lui-même, qu'il puisse avoir. Rien donc ne le destinait à être ce théoricien du matérialisme athée qu'il est pourtant.

Qui plus est, son athéisme n'est pas quelconque. Loin de toute érudition ostentatoire, c'est un athéisme populaire, un athéisme « vu d'en bas »², du point de vue du peuple paysan. Cela n'est pas sans conséquences sur sa démarche et sur sa pensée. Son athéisme n'est pas conçu comme un privilège que l'élite possédante et instruite peut se réserver pour elle seule, comme c'est le cas chez tous les autres auteurs athées et libertins des XVII^e et XVIII^e siècles. Ceux-ci n'ont que faire de désabuser les masses populaires incultes et, si encore cette idée ne les révolte pas, ils n'en conçoivent pas l'intérêt.

En radicale opposition avec ce genre de considérations, Meslier rédige son *Mémoire* « pour être adressé à ses paroissiens après sa mort et pour leur servir de témoignage de vérité à eux et à tous leurs semblables »³. Il inscrit son athéisme dans la volonté de « désabuser » les peuples, comme il le répète si fréquemment. Les « désabuser » non seulement pour les libérer eux aussi de l'obscurantisme religieux et leur ouvrir la voie de la raison, mais également et peut-être surtout pour les libérer socialement, politiquement.

Car son *Mémoire*, on l'oublie parfois, n'est pas qu'une œuvre philosophique, c'est aussi une œuvre politique. Son athéisme est tout entier tourné vers la nécessité de transformer le monde. Si l'on peut raisonnablement penser que Meslier n'avait aucune intention d'apparaître comme un philosophe, trop conscient de ses propres faiblesses – de fait, son œuvre philosophique, pour magistrale en tant qu'elle fonde (non sans maladresse d'ailleurs parfois) une conception systématique du matérialisme, se résume à être la critique profonde et implacable de deux seuls ouvrages de cartésiens chrétiens, celui de Fénelon et celui de Malebranche⁴ –, il a manifestement celle de défendre et promouvoir la révolution dont il propose un projet et un programme impliquant l'action des masses.

Si la dénonciation politique qu'il fait de la société féodalo-monarchique est réduite à une seule des huit « Preuves » qui constituent son

de la fausseté de toutes les divinités et de toutes les religions du monde, pour être adressé à ses paroissiens après sa mort et pour leur servir de témoignage de vérité à eux et à tous leurs semblables. In testimonis illis et gentibus [en témoignage pour eux et pour les païens] ».

¹ *Mémoire*, chap. 2 ; t. 1, p. 37.

² Pour reprendre cette belle expression de l'historien Albert Soboul caractérisant de sa conception de l'histoire de la Révolution française (*Les Sans-culottes*. Paris, Seuil, « Points », 1968, p. 3).

³ Ainsi qu'il l'écrit dans l'intitulé même de son *Mémoire*.

⁴ Respectivement la *Démonstration de l'existence de Dieu* de Fénelon et la *Recherche de la vérité* de Malebranche.

Mémoire et si elle semble subordonnée à sa critique religieuse, la critique politique mesliériste est loin de présenter, j'ai eu l'occasion de le montrer ailleurs¹, ce seul aspect exclusivement antireligieux :

La religion, écrit-il, soutient le gouvernement politique si méchant qu'il puisse être et, à son tour, le gouvernement politique soutient la religion si vaine et si fausse qu'elle puisse être. D'un côté, les prêtres qui sont les ministres de la religion recommandent, sous peine de malédictions et de damnation éternelle, d'obéir aux magistrats, aux princes et aux souverains comme étant établis de Dieu pour gouverner les autres ; et les princes, de leur côté, font respecter les prêtres, ils leur font donner de bons appointements et de bons revenus et les maintiennent dans les fonctions vaines et abusives de leur faux ministère, contraignent les peuples ignorants de regarder comme saint et comme sacré tout ce qu'ils font et tout ce qu'ils ordonnent aux autres de croire ou de faire sous ce beau et spécieux prétexte de religion et de culte divin².

En mettant en lumière le soutien mutuel que s'accordent les structures religieuses et l'appareil politique féodalo-monarchique, en dénonçant l'instrumentalisation de la religion à des fins politiques, il critique l'Église qui, alors même qu'elle prétend aider les pauvres et les opprimés en leur apportant le réconfort de la foi, sert à maintenir l'inégalité, l'injustice et l'oppression des puissants.

Sa critique religieuse s'inscrit donc dans sa critique politique autant que l'inverse. Cette dernière est loin d'être anodine et quelconque. En appelant à la fois ouvertement et pratiquement à la révolution non seulement contre l'ordre féodal mais aussi absolutiste, Meslier s'affirme comme l'unique penseur révolutionnaire du XVIII^e siècle que l'on puisse recenser en France avant la Révolution : Robespierre et Saint-Just par exemple ne le sont pas – pas encore – à l'été 1789 et Marat n'exprime lui non plus, si ce n'est sa mention des « feux de la sédition » comme condition de la liberté que l'on trouve dans ses *Chaînes* de 1774³, rien en ce sens avant la Révolution. Ses conceptions politiques sont donc au moins aussi innovantes que ses conceptions athées et matérialistes.

La motivation de son appel à la révolution serait-elle celle même qui l'a amené à écrire son énorme *Mémoire* ? Ses idées politiques avaient-elles précédé sa volonté de se lancer dans la contestation des travers de la religion en poussant celle-ci jusqu'à l'athéisme ? Aurait-il conçu sa critique religieuse comme une étape sur le chemin ardu de sa critique révolutionnaire,

¹ « Jean Meslier ou l'athéisme vu d'en bas », dans A. Staquet édit., *Athéisme voilé/dévoilé aux Temps Modernes*. Actes du colloque des 1^{er} et 2 juin et des 26 et 27 octobre 2012, Bruxelles, Académie royale de Belgique, Classe des Lettres et des Sciences morales et politiques, 2013, pp. 215-238.

² *Mémoire*, chap. 2 ; *CEJM*, t. 1, pp. 18-19.

³ Jean-Paul Marat, *Les Chaînes de l'Esclavage*. Paris, UGÉ, 1972, p. 130.

mettant celle-ci au service de celle-là ? Rare chose que l'on sait sur lui¹, en 1716, avant donc de se lancer dans la rédaction de son ouvrage, il a eu l'occasion de vérifier, en la subissant lui-même, la collusion du clergé et de l'ordre féodalo-monarchique.

Cette année-là, après s'être ouvertement opposé au seigneur de sa paroisse (auquel il refusait par ailleurs les privilèges d'usage dans son église) en prenant la défense des paysans, il avait eu à subir la répression de son archevêque qui avait pris le parti du seigneur local. Ainsi, rappelé à l'ordre, Meslier était neutralisé, muselé, incapable d'encore intervenir contre l'injustice qu'il constatait à l'échelle du village.

Là sans doute prend corps chez lui l'idée d'écrire son *Mémoire*. Non par vengeance, mais pour poursuivre par d'autres moyens sa contestation des injustices qu'il constate. Lui qui venait, à l'échelon de sa paroisse, de perdre une bataille, a dû, sans plus de possibilité d'en gagner d'autres, se résoudre à porter son action à un niveau infiniment plus élevé, le seul qu'il pouvait encore envisager, celui de l'ordre féodal tout entier.

Contre cette coalition où, répète-t-il aux paysans, « la religion et la politique s'unissent de concert pour vous tenir toujours captifs sous leurs tyranniques lois »², il s'agissait maintenant de gagner la guerre. Cela impliquait d'envisager d'autres moyens, à la fois plus discrets mais plus ambitieux aussi.

Le *Mémoire* qu'il rédige est le premier jalon d'un combat de longue haleine qui implique patience et persévérance, conviction et persuasion, organisation et combats. Vu sous cet angle, il apparaît comme le fruit d'une réflexion logique impliquant la critique religieuse. Il s'agissait d'abattre la féodalité soutenue, confortée, justifiée, bénie par les prêtres. Et donc d'abattre l'Église. Et pour ce faire, d'abattre la religion, de démonter les ressorts mêmes qui la fondent, de démontrer que la foi n'a aucune raison d'être. Et en conséquence de s'en prendre à ce qu'il concevait n'être qu'une invention humaine, créée de toutes pièces pour subjuguier les masses au profit des puissants, c'est-à-dire d'abattre Dieu. Démontrer qu'il n'est pas, et qu'il ne peut pas être. Comme il le dit sans relâche, il s'agissait bien, parce que l'on asservisait les pauvres et les opprimés en les amenant à adorer ce qui les maintenait en servitude, de « désabuser » les masses.

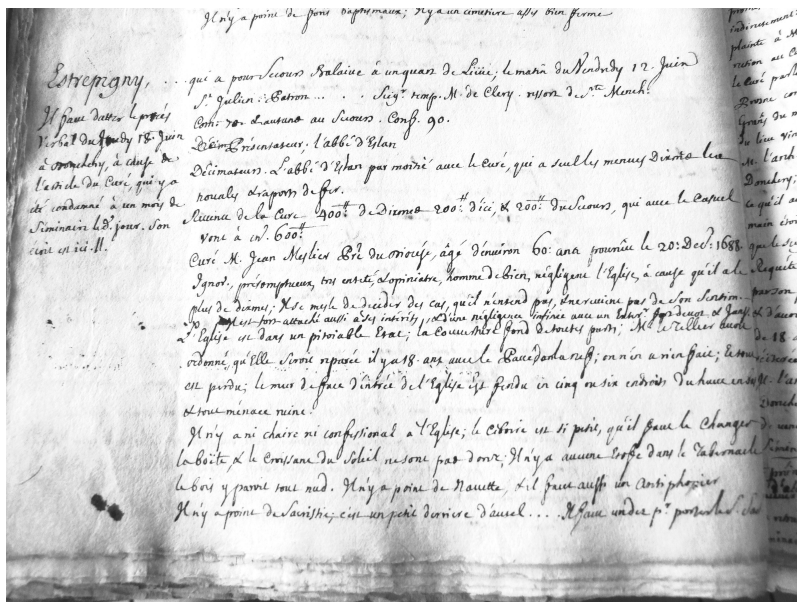
¹ Voir le procès-verbal dressé par l'archevêque Mailly sur cette affaire (Reims, Archives départementales de la Marne, G. 263). Il est reproduit dans Yvon Ancelin, Serge Deruette, Marc Genin, *Jean Meslier. Prêtre ardennais, athée et révolutionnaire, curé d'Étrépy de 1689 à 1729*. Préface de R. Desné. Charleville-Mézières, Société d'Études ardennaises, « Cahiers d'Études ardennaises », n° 19, 2011, pp. 44-47.

² Chap. 96 ; *ÆJM*, t. 3, p. 139.

Dans son *Mémoire* qui leur est expressément adressé, celles-ci sont conviées à jouer un rôle central. C'est avec elles, par elles, que se fera cette révolution. Meslier sait cependant que les masses ne peuvent s'affranchir seules de l'abrutissement idéologique dans lequel on les maintient : les « peuples », écrit-il au détour d'une phrase qui, deux siècles avant le léninisme, en prend tous les accents, « étant faibles et ignorants comme ils sont, ils ne sauraient voir ni découvrir par eux-mêmes les ruses et les artifices dont on se sert pour les tromper »¹.

C'est pourquoi Meslier en appelle, pour leur « ouvrir les yeux », les soutenir et les diriger, aux hommes « de bon sens et de probité ». Il précise :

ce serait affaire à tous les gens d'esprit et à ceux qui sont les plus sages et les plus éclairés à penser sérieusement à travailler fortement à une si importante affaire que celle-là [libérer les peuples de l'oppression] en désabusant les peuples des erreurs où ils sont, en rendant partout odieuse et méprisante l'autorité excessive des grands de la terre, en excitant partout les peuples à secouer le joug insupportable des tyrans².



Procès-verbal (*partim*) rédigé par l'archevêque Mailly à la suite de sa visite des paroisses d'Étrépiigny et de Balaives, comprenant une note sur l'audition de Meslier à Donchery le 18 juin 1716 suite à la plainte du seigneur d'Étrépiigny (photo Yvon Ancelin).

¹ Chap. 8 ; *CEJM*, t. 1, p. 69.

² Chap. 2 ; *CEJM*, t. 1, pp. 34-35.

LES CURÉS ATHÉES COMME CADRES RÉVOLUTIONNAIRES

Parmi ces hommes « de bon sens et de probité » se trouvent en toute première ligne les curés eux-mêmes, ses confrères. Dans la lettre qu'il leur adresse pour présenter son ouvrage et qui apparaît comme une véritable « lettre pour la révolution »¹, Meslier précise un des éléments centraux de sa stratégie de subversion politique et sociale. Elle passe par eux, les curés, ces intellectuels qui se trouvent au contact de la paysannerie asservie, pauvre et dans sa grande majorité analphabète. Eux seuls constituent ce corps intellectuel qui peut jouer un rôle dans l'organisation des masses. Il s'agit de tourner la fonction sociale et idéologique des prêtres, ses semblables, contre leur vocation elle-même, et d'utiliser le statut qui est le leur dans un sens diamétralement opposé à celui pour lequel ils ont été ordonnés.

Les autres intellectuels sont loin d'elles, proches par contre des sphères étincelantes du pouvoir auprès duquel ils peuvent briller, payés pour le servir, couverts d'honneurs et de gratifications, d'avantages matériels et de privilèges par les dirigeants aristocratiques et ecclésiastiques ou par les détenteurs de la richesse marchande. Liés à eux, corrompus pour la plupart. Perdus en conséquence pour cette « si noble, si généreuse, si importante et si glorieuse entreprise »² qu'est la révolution. Ils sont ces « intellectuels organiques » du monde des opprimés dont parlera Gramsci deux siècles plus tard.

La stratégie révolutionnaire de Meslier, telle qu'il l'expose, passe par la combinaison de l'action de ces éveilleurs de conscience révolutionnaire avec celle des masses qu'il leur appartient de guider. Anticipant Lénine qui, dans son *Que faire ?*, en 1902, s'en fera le théoricien, ces intellectuels au rang desquels se trouvent en tout premier lieu les curés constituent l'« avant-garde révolutionnaire ». Meslier a conscience du rôle qu'exerce un curé de village sur le façonnement de l'opinion, de leur situation privilégiée pour, par leurs « prudents avis », leurs « sages conseils », démontrer l' inanité de la religion et son rôle délétère, « détruire partout ce détestable règne d'erreurs et d'iniquités »³.

Prenant à parti sans complaisance les curés ses confrères, Meslier leur pose d'entrée de jeu la question du camp dans lequel ils se situent ou veulent se situer : ou celui des « si détestables erreurs » et des « si détestables abus », ou celui « d'instruire les peuples » dans la « vérité », la « justice », les « vertus » et les « bonnes mœurs »⁴.

¹ « Lettre à M^{rs} les curés de son voisinage », reproduite dans les *ÆJM*, t. 3, pp. 181-201.

² Chap. 96 (« Conclusion de tout cet ouvrage ») ; *ÆJM*, t. 3, p. 147.

³ « Lettre [...] », *ÆJM*, t. 3, p. 194.

⁴ *Idem*, p. 182.

Il a dû se rendre compte qu'il n'était pas le seul curé contestataire ni le seul mécréant. Dans son archevêché, à son époque, le clergé est loin de présenter l'image d'un corps clérical tout entier dévoué à la tâche pastorale. Les contacts qu'il nouait avec les curés de son voisinage, les rencontres qu'il faisait avec ses confrères lors des « conférences d'information » organisées par le doyenné sur l'initiative de l'archevêque, notamment pour remettre de l'ordre dans le peu d'empressement des curés à accomplir leur sacerdoce, ont-elles contribué à cette prise de conscience ? Ses contacts et les allusions voilées que l'on pouvait se risquer à faire entre confrères ont-elles aidé ?

Le fait est que, même sans pour cela en avoir abordé ouvertement le sujet avec eux, Meslier qui a systématiquement répertorié les erreurs et les aberrations de la *Bible*, a dû avoir bien du mal à penser que beaucoup de ses confrères pussent croire pieusement tout ce bric-à-brac comme étant l'expression de la parole d'un « Dieu parfait ». Plus que certainement, il n'a révélé à personne le secret de la rédaction solitaire de son *Mémoire*. Mais au-delà de cette prudente considération, sa lettre convoque singulièrement ceux d'entre les curés qui rejoindraient ses vues à jouer un rôle historique, et leur indique la voie à suivre pour ce faire :

De qui, Messieurs, de qui les peuples recevront-ils les règles et ces instructions de la véritable sagesse, si ce n'est de vous ? [...] C'est donc de vous particulièrement, Messieurs, que les peuples doivent recevoir ces règles et ces instructions de la véritable sagesse qui consiste à éloigner de toutes erreurs et de toutes superstitions, aussi bien qu'à s'éloigner de tous vices et de toutes méchancetés, et par conséquent, vous devez leur dire la vérité et ne pas aimer à les entretenir dans des erreurs et dans de vaines superstitions, ni à les voir fouler et tyrannisés comme ils le sont tous les jours par les riches, par les nobles et par les grands de la terre¹.

Le rôle qu'il leur confie ne dépasse pas en audace celui qui a été le sien en rédigeant clandestinement son *Mémoire*. Meslier ne les incite à s'exposer de leur vivant à la rigueur de l'appareil judiciaire de l'Ancien Régime. Il tient à le leur préciser : « il ne s'agirait pas pour cela, à votre égard, de prendre les armes à la main ». Ils seraient bien plus efficaces en éclairant les masses par de « sages conseils », de « prudents avis » et de « doctes écrits »².

Il a pour objectif ici la construction d'une direction révolutionnaire des masses par les curés et autres gens « sages et de probité ». Il revient à ces intellectuels qui prennent fait et cause pour les masses asservies de les éclairer, de les conforter dans le sentiment que leur révolte qui sourd est juste et, surtout, de les organiser et d'en unir les combats. Alors qu'il vient de mettre

¹ *Idem*, pp. 190 et 193.

² *Idem*, p. 194.

en garde, parce qu'elle serait vouée à l'écrasement et au désespoir, contre toute révolte anarchique des peuples « contraints à se soulever » du fait de leur « misérable vie »¹, Meslier précise le rôle d'agitateurs et d'organiseurs révolutionnaires des curés, celui d'éclairer et d'unir les masses :

La plupart des peuples entrevoient déjà assez eux-mêmes les erreurs et les abus dont on les entretient. Ils n'ont besoin à cet égard que d'un peu d'aide et d'un peu plus de lumières pour en voir clairement la vanité et pour s'en délivrer entièrement l'esprit, mais ils ont bien plus besoin d'aide et surtout de bonne union et de bonne intelligence entre eux pour se délivrer de la puissance tyrannique des grands de la terre. Et c'est à cette bonne union et à cette bonne intelligence entre eux qu'il faudrait les exhorter².

Les masses populaires jouent un rôle central dans la révolution qu'il prône. Rien ne peut être fait sans elles et c'est par leur union et leur action qu'elles pourront vaincre. L'appel « Unissez-vous donc, peuples, si vous êtes sages ! » que Meslier lance apparaît ici dans toute l'ampleur et la force que lui confèrera un autre, célèbre, énoncé plus d'un siècle plus tard au cœur d'un monde cette fois industriel. Il rappelle encore cette nécessité de s'unir pour se libérer de l'oppression et pouvoir jouir « tous en commun des biens de la terre »³ :

vous serez misérables et malheureux, vous et vos descendants, tant que vous ne vous unirez pas tous, et tant que vous ne conspirerez pas unanimement tous à vous délivrer de ce commun esclavage où vous êtes tous misérablement réduits, sous la tyrannique domination des princes et des rois de la terre et sous le joug odieux des vaines, des folles et des superstitieuses pratiques des fausses religions, qui ne peuvent servir qu'à vous faire craindre et adorer des fausses divinités et des divinités imaginaires.⁴

Rien d'un monstre en dénonçant cela ! Tout d'un révolutionnaire en revanche. Car c'est bien l'action des « peuples » qu'il vise à organiser, et c'est en conséquence bien eux qu'il exhorte à « secouer entièrement le joug de la tyrannique domination de vos rois et de vos princes » et à « renverser partout ces trônes d'injustice »⁵.

C'est à eux qu'il s'adresse, mondialement, lui qui dit vouloir faire entendre sa voix « d'un bout du royaume à l'autre, ou plutôt d'une extrémité de la terre à l'autre », lorsqu'il clame :

vous avez tous les moyens et toutes les forces nécessaires pour vous mettre en liberté et pour rendre esclaves vos tyrans mêmes⁶.

¹ *Idem*, p. 191.

² *Idem*, p. 195.

³ Chap. 96 ; t. 3, p. 156.

⁴ *Idem*, p. 157.

⁵ *Idem*, p. 140.

⁶ *Idem*, pp. 129 et 146.

C'est à eux encore qu'il invoque l'idée de transformer la guerre des nations en guerre des classes lorsqu'il écrit que, au lieu de se battre « les uns contre les autres pour le choix des tyrans », ils s'agit de se « joindre tous ensemble pour les détruire » ; lorsque, tout premier énonciateur de l'idée de la grève générale révolutionnaire, il les appellent à abandonner le service de leurs maîtres, à les priver « de ce suc abondant qu'ils tirent par vos mains », à retenir « vous-mêmes par vos mains toutes ces richesses »¹.

C'est à eux aussi qu'il écrit : « Votre salut est entre vos mains », à eux qu'il expose son projet de société d'où seront exclus les puissants :

Vous serez misérables et malheureux, vous et tous vos descendants, tant que vous souffrirez la domination des princes et des rois de la terre².

Tel est son message.

Au regard de l'idée que l'on peut se faire de l'humanité lorsqu'on la voit sous l'angle déformé par les rôles sociaux que la société lui fait jouer, curé mais athée, athée bien que curé, Meslier est un monstre qui ne respecte pas les règles. Mais que l'on veuille bien se libérer de cette vision que l'on a de l'humanité et la dépouiller de la carapace rigide et normative dans laquelle on l'enserme si souvent, toujours mâtinée de conformisme et de traces de cléricalisme, et Jean Meslier apparaîtra avant tout comme un homme qui refuse l'injustice sociale et cherche un moyen d'en sortir. Comme un être profondément humain, attachant et émouvant aussi qui, dans les conditions qui étaient les siennes, a tenté de faire ce qu'il pouvait, là où il le pouvait et comme il le pouvait, pour que les hommes puissent vivre un sort meilleur.

¹ *Idem*, pp. 149 et 152.

² *Idem*, pp. 146 et 139.



Plaque commémorative apposée sur la façade de la mairie d'Étrépigny à l'occasion du colloque international *Le Curé Meslier et la vie intellectuelle, religieuse et sociale à la fin du XVII^e et au début du XVIII^e siècle* qui s'est tenu à Reims du 17 au 19 octobre 1974 (photo de l'auteur).